

Noël noir

par

Maurice RANWEZ

À la vesprée, noirs de houille, ils s'en reviennent de la fosse, les mineurs ; le dos rond, la démarche hésitante, le corps affaissé, comme aplati, sous le poids des galeries – tous, avec cet air passif et grave que donne la lutte contre les éléments, l'inconsciente obsession du grisou.

Casqués de cette calotte grossière, sorte de toque faite de cuir, dur comme du granit, à croire qu'on l'a taillé dans la peau des aurochs défunts – coiffe, sans doute, mais plus encore bouclier contre les pierres branlantes du *fond* – ils marchent les bras

ballants, tenant d'une main le bidon à café et de l'autre la lampe, leur soleil de dessous terre.

La journée est finie. Encore une, disent-ils. Et leurs pas marquent de larges empreintes noires la neige gelée, qui grince sous le fer des souliers lourds.

Derrière, l'antique fosse fumeuse – éternellement vieille et noire – profile sombrement la masse disgracieuse de ses mornes constructions dans le clair du ciel, où timidement la lune point.

Et toujours, rythmiquement, comme un balancier d'horloge, la machine du puits d'exhaure renifle, sonore. Âme du grand corps informe.

*
**

Demain c'est Noël. Une grande fête – qui ne vaut pas la sainte Barbe pourtant, aux yeux des mineurs – mais qui compte gros, tout de même, au ciel et sur la terre, puisqu'on ne *descend* pas ce jour-là.

Les cloches de Gohyssart, messagères universelles d'évènements lugubres et tristes ou de fêtes aimées, tintent joyeuses. Sonneries douces à l'âme angoissée, caressantes au tympan délicat rudoyé souvent par les heurts sinistres des sirènes d'usine.

Et il fait blanc, tout blanc par la route fuyante, comme si Dieu eut voulu immaculer la terre souillée, avant d'y faire naître son Fils.

À chaque carrefour, quelques mineurs se détachent de la bande. Et les autres de continuer leur route, en causant.

Un des plus jeunes, Jean, hâte le pas. Sa femme l'attend au logis ; elle se souvient que le trait est avancé d'une heure et que son homme lui a promis de ne pas entrer au cabaret.

L'exactitude est la politesse des rois, ce charbonnier est roi par ce côté.

*

C'est ici. Une poignée de mains aux camarades et l'on se quitte sur un vigoureux « au revoir ».

Une modeste façon de maisonnette basse, pas bien spacieuse, avec un lopin de terre derrière – représentative, exactement, de l'importance sociale de son propriétaire.

Une porte, une fenêtre à volets verts où se joue, blafarde, la lueur du réverbère d'en face.

Derrière se dresse, géant, le pyramidal terry – écran noir qui masque un coin de l'horizon.

Il y a vingt ans – on s'en souvient au village – c'était à cette place une prairie. Depuis, le crassier s'est élevé, se haussant chaque jour un peu plus et de là-haut comblant la vallée, la submergeant sous l'envahissement d'une lave noire et froide.

Aujourd'hui, le tas est énorme. C'est presque une montagne.

Quelques maisonnettes de houilleurs, humblement tapies à l'abri de la tempête, gisent là comme accroupies au pied du Titan de cendres – dont la masse compacte semble protectrice. Illusion... Le jour est proche où le géant les écrasera.

**

Une place propre, blanchie à la chaux, très simplement meublée. Quelques chaises symétriquement rangées le long des murs, une table devant laquelle sont assis deux garçonnetts, 5 et 7 ans, les deux fils de Jean, et à côté le berceau, où dort leur petite sœur. Dans le coin, une vieille armoire en chêne, héritage de l'aïeul ; au-dessus l'horloge ; sur la muraille encore, deux chromolithographies à 50 centimes, achetées à la dernière foire de Charleroi, les portraits du Roi et de la Reine, et en face, sur la cheminée, à la place d'honneur, le crucifix de cuivre rouge.

Mélanie, la femme de Jean, inspecte d'un coup d'œil circulaire la maison toute resplendissante de la propreté méticuleuse des veilles de fête.

Et l'on soupe frugalement de pommes de terre rôties sur le grill, d'un hareng doré par le fumage et, en guise de dessert, d'une tartine de vrai beurre, arrosé de bonne bière blonde, chantée par les Gaulois aïeux.



Les enfants sont couchés. Et les époux, un peu rêveurs, sont assis au coin du feu à écouter le râle du vent dans la cheminée.

Mélanie, tout en berçant le marmot qui geint, se remémore les splendeurs de l'ancienne messe de minuit, la crèche nimbée de l'auréole lumineuse et le petit Jésus rose, couché sur un lit de paille dorée. À présent, on ne chante plus la messe de minuit. Les temps ont été proclamés mauvais, en chaire, de par M. le Curé, et le pasteur et les paroissiens restent chez eux la nuit de Noël, par crainte des rôdeurs nocturnes.

Jean semble préoccupé, distrait. Sa main étreint son front plissé comme pour en exprimer un souvenir. Soudain : « Mélanie, parle-t-il, est-ce que vous savez ? Il y a juste dix ans aujourd'hui que nous nous sommes mariés. » Et sa femme de répondre, surprise : « Pas une raison, mon homme, pour être comme ça tout chose, tout pensif. »

Ils se rappellent les jours lointains...

Le terry, là derrière... Ah ! l'ont-ils gravi, enfants, l'énorme crassier, en quête de miettes de charbon oubliées. Ont-ils gratté, ensemble, ses flancs noirs pour y trouver du pain. Puis plus tard, le charbonnage voisin où ils ont peiné tous deux. Jean, un rude homme, puissant de muscles, travaillait à la *veine*. En a-t-il donné des coups de pioche depuis lors. Mélanie, elle, occupée au *jour*, triait les gaillettes. Mais elle finit par *descendre* aussi, pour devenir *hiercheuse*, et ses bras poussèrent maints wagonnets chargés.

C'est là qu'ils s'étaient connus. Et la sympathie était née, cordiale, au sein de cette laborieuse misère commune. Un jour, lassés enfin de cette perpétuelle contemplation du noir, dans leur

âme abruti par la matérialité du travail quotidien, un sentiment pur avait jailli, et bien vite ils s'étaient mariés, heureux de mettre un peu de bleu dans leur vie.

*
**

Il y a dix ans de cela. Jean, âpre à la besogne, gagne pour deux... pour cinq, Dieu l'ayant fait père de trois enfants. Mélanie, économe et laborieuse, dirige son ménage, s'ingéniant à mettre un sou de côté pour les mauvais jours.

Et la joie de ces parents, leur orgueil, l'espoir de leur vieillesse, ce sont leurs trois enfants, beaux comme eux, de la beauté âpre et virile des êtres forts.

Ils sont heureux à faire envie aux riches, ces miséreux obscurs, ces besogneux, ces vaillants de la glèbe noire ! Heureux, oui, pleinement, car ils possèdent cette richesse vraie – présent royal de joyeuse entrée apporté à l'Humanité inquiète par le Christ, au jour glorieux de sa nativité – *la paix promise aux hommes de bonne volonté*.

Jumet, 15 décembre 1893.

Maurice RANWEZ.

Paru dans *Durendal* en 1894.

www.biblisem.net